

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	105 (1960)
Heft:	9
Artikel:	Les opérations en milieu montagneux dans l'ambiance atomique
Autor:	Mailly
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-343014

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les opérations en milieu montagneux dans l'ambiance atomique¹

INTRODUCTION

Dans les aperçus sur la guerre de demain, peu d'écrivains militaires se sont penchés sur les opérations en milieu montagneux. Au poids de la documentation qui en traite de près ou de loin, le sujet paraît bien léger ! Certes, les terrains difficiles ont rarement attiré le tacticien, déconcerté par les éléments défavorables à une manœuvre décisive. Et pourtant leur judicieuse utilisation a permis de brillants succès : l'effort blindé de la Wehrmacht dans les Ardennes et la percée hardie du Corps expéditionnaire français dans les Monts Aurunci l'ont illustré au cours de la dernière guerre mondiale.

En guerre moderne plus encore qu'auparavant, les opérations en milieu montagneux présentent un grand intérêt. *A l'ère nucléaire*, où la technique s'impose dans tous les domaines et où la puissance atomique fait peser une grave menace sur les parties vitales des nations, on peut certes douter de l'importance de régions dont la vie économique et humaine est généralement rustique. Mais les grands obstacles naturels jouent un rôle essentiel dans la manœuvre atomique. Et les régions montagneuses, caractérisées par un relief accidenté et par des communications rares, souvent fragiles, couvrent une part importante des théâtres d'opérations possibles ; car il ne s'agit pas de limiter ce propos au seul massif alpin.

Mais il serait dangereux d'envisager un conflit futur sous la forme atomique hors de son contexte subversif. La lutte

Extrait du périodique français *L'Armée*, numéro de mai 1960.

engagée par le communisme pour la domination mondiale constitue le cadre permanent de toutes actions. Cet aspect idéologique et total du monde actuel donne à la défense en surface et à la lutte sur les arrières une importance accrue. *Le milieu montagneux est particulièrement favorable à l'organisation de la guerre subversive et de la résistance armée, quand les conditions psychologiques le permettent.*

A priori, on ne peut donc pas négliger l'étude de ce sujet. Il n'est certes pas question de l'épuiser. Mais après en avoir posé quelques données de base, il sera possible de dégager *les possibilités opérationnelles et l'organisation* qu'elles impliquent.

INFLUENCE DES DONNÉES ACTUELLES SUR LES OPÉRATIONS

Le milieu montagneux a toujours imposé au déroulement de la guerre de *sérieuses restrictions* ; il est en quelque sorte « résistant » au mouvement des matériels et des idées. Ce caractère limitatif est encore accusé par les effets de la puissance atomique. Toutefois, l'utilisation de la troisième dimension et les possibilités de résistance armée donnent un renouveau d'intérêt au combat en montagne. Ce sont ces conditions nouvelles qu'il est nécessaire de poser en premier lieu.

Le fait nucléaire valorise certainement cette aptitude spécifique du milieu montagneux à la « résistance ». On peut en effet admettre que le feu atomique prend toute son efficacité quand il est appliqué dans les vallées où se localisent généralement les axes d'opérations, tandis qu'il paraît peu rentable sur les pentes, souvent boisées, où les forces engagées sont obligatoirement limitées tant en quantité qu'en nature.

Certes, il n'existe aucune donnée d'expérience des effets obtenus compte tenu du relief. Une méthode simple permet toutefois une représentation approchée des résultats prévi-

sibles sur un terrain donné. Elle consiste à établir, à partir du point d'éclatement, les parties vues et cachées ; la propagation du rayonnement radioactif et calorifique étant rectiligne, seules les parties vues subissent les effets de l'explosion nucléaire en fonction de la distance au point zéro. Par diffusion, la radioactivité instantanée touche également les parties cachées, mais son intensité est alors réduite (10 %).

Il faut cependant souligner qu'une grande indétermination demeure. D'une part, la dispersion inhérente à tout lancement peut entraîner parfois de notables différences entre les parties vues et cachées prévisibles. D'autre part, le relief détermine des réflexions de l'onde mécanique, qui peuvent occasionner des effets inattendus de focalisation ou même l'absence d'effets dans certaines zones.

Dans le cas d'explosions au sol, le problème des retombées radioactives peut être rendu plus difficile par l'existence de courants d'air irréguliers à caractère local. *L'utilisation d'armes de faible puissance (1 à 5 KT) ouvre pourtant d'intéressantes perspectives pour interdire des points de passage obligés*, si la servitude du fall-out est acceptable. Il est ainsi possible de créer une zone morte d'une centaine de mètres de rayon pendant une dizaine de jours ; la zone dangereuse au cours des premières vingt-quatre heures forme une ellipse d'un grand axe de quelque 5 à 10 kilomètres pour un petit axe de l'ordre du kilomètre.

Ces quelques données techniques, bien qu'approximatives, permettent de caractériser les effets du feu nucléaire en ce qui concerne les possibilités de circulation, de survie et d'action des moyens classiques.

L'arme atomique trouve sa forme la plus rationnelle d'emploi, lorsqu'elle est appliquée à *la paralysie des voies de communication* peu nombreuses, difficiles et souvent obligées. La densité des itinéraires diminue généralement quand le relief s'accentue ; ainsi on compte, en terrain moyen, une pénétrante tous les cinq kilomètres — dans les Vosges, une tous les huit kilomètres — dans les Alpes françaises, une

tous les quarante kilomètres. Mais l'essentiel réside dans l'existence des couloirs étroits qui constituent des points de passage obligés et canalisent naturellement toute action mécanisée et tout mouvement automobile (ou ferré). Ces *goulots d'étranglement* comportent souvent des ouvrages d'art, qui sont les points critiques de l'itinéraire. La puissance du feu nucléaire en permet l'interdiction ou la neutralisation dans d'excellentes conditions.

Au contraire, *le relief facilite la survie* à l'explosion nucléaire. La différence d'efficacité des bombes de 20 KT lancées sur Hiroshima et Nagasaki (100 000 morts pour la première contre 50 000 pour la seconde — pertes totales dans les quatre premiers mois qui suivirent les explosions) est particulièrement significative : terrain relativement plat à Hiroshima ; multiples collines, vallées étroites et tortueuses à Nagasaki.

Le major EMG, Lattion, spécialiste suisse, pose ainsi ce problème : « Pour les petites armes et pour les points d'éclatement à moins de 600 m de hauteur, il y a effectivement, dans des régions de vallées encaissées, des zones défilées. L'engagement de gros calibres, à des hauteurs d'éclatement de 2000 m et plus, les fait disparaître pour la plupart. La roche, souvent proche de la surface du sol en terrain montagneux, ne facilite pas les travaux de protection. Enfin, les contaminations par explosions basses, nucléaires ou thermonucléaires, auraient des conséquences plus grandes qu'en plaine puisque la manœuvre d'évasion ne peut s'exécuter qu'à l'allure du pas et que les constructions, et par conséquent les abris, sont beaucoup moins denses. »

On peut toutefois douter que l'emploi d'armes thermonucléaires (les seules dont les hauteurs d'éclatement soient de l'ordre de 2000 m) se justifie en terrain montagneux. Et il faut noter également que la nature rocheuse du sol et le relief accidenté permettent l'organisation d'abris efficaces, soit par le simple aménagement des grottes ou failles naturelles, soit par le creusement de galeries horizontales.

Les facilités ainsi données au dispositif pour se soustraire aux feux nucléaires adverses s'appliquent particulièrement à une *organisation défensive qui a pu disposer de délais suffisants, en temps de paix*. Dans ce cas de lutte menée sur le territoire ami, le milieu montagneux offre l'avantage de la faible densité de la population, dont l'évacuation et la protection posent généralement d'inextricables problèmes.

Ainsi, *les effets du feu nucléaire en milieu montagneux ont une double conséquence :*

- D'une part, ils aggravent les restrictions déjà apportées par le terrain à l'emploi des moyens blindés et motorisés. Ceux-ci, canalisés dans les zones de parcours facile et sur les axes routiers, sont facilement arrêtés ou détruits par les feux nucléaires appliqués à hauteur des goulots d'étranglement. Leur emploi normal et le soutien logistique par voie routière et ferrée ne sont plus concevables à travers les régions montagneuses.
- D'autre part, ils ne s'opposent pas à la survie d'unités rustiques, dégagées des servitudes habituelles de circulation. Mais leur combat dépend étroitement des possibilités nouvelles données par l'utilisation de la troisième dimension.

Grâce aux rapides progrès de la technique, on peut s'affranchir de la continuité des liens par voie terrestre.

La notion de mobilité mérite d'abord une attention particulière. En zone de parcours facile, la mécanisation des unités leur donne la possibilité de se déplacer rapidement et sur des distances importantes avec tous leurs moyens de combat et le soutien logistique correspondant. En terrain difficile, et particulièrement en ambiance atomique, l'homme à pied est souvent plus mobile. Il peut surmonter les obstacles du relief, en s'infiltant de jour ou de nuit sur les pentes boisées, en utilisant tous les cheminements d'un sol chaotique — de préférence quand les conditions atmosphériques sont mauvaises — et même en franchissant des barres rocheuses

ou des zones fortement enneigées, domaine du spécialiste. Sa « manœuvre d'évasion » est certes exagérément lente quand il est engagé dans les fonds de vallées et qu'il est obligé de gravir de fortes pentes ; elle peut être rapide s'il est placé sur les hauts et qu'il dévale agilement sur le versant le plus favorable.

Une telle mobilité n'est toutefois réelle que si le combattant peut disposer, à tous moments et en tous lieux, de ses *moyens de feu et de vie*. Toute la chaîne des moyens classiques (chemin de fer, camions, téléphériques, mulets, porteurs) n'apportait qu'une solution incomplète. Aussi, en milieu montagneux, « les principes de masse (concentration des forces et des moyens) et d'offensive (capacité de pénétration en profondeur, rythme rapide et ininterrompu des opérations) perdaient de leur valeur » ; et le feu atomique accroît, sans nul doute, ce caractère restrictif.

L'hélicoptère permet de se libérer, en grande partie, des servitudes dues au terrain et aggravées par le feu atomique. Il doit, dès aujourd'hui, être considéré comme le *véhicule du combattant engagé en montagne*. Il est certes inutile d'en rappeler les avantages bien connus. Deux points méritent toutefois d'être soulignés.

Bien que moyen de transport encore en pleine croissance, les possibilités de l'hélicoptère sont déjà appréciables et ses servitudes tendent rapidement vers des normes acceptables.

« Toute armée sans hélicoptère est une armée aussi peu moderne que celle de la Guerre de Sécession », a déclaré un général américain. En montagne, plus qu'en plaine, l'hélicoptère est vraiment la *bonne à tout faire de l'air*. En ambiance atomique, des opérations ne sont plus concevables si les troupes ne disposent pas de dotations suffisantes en hélicoptères pour assurer les missions de reconnaissance, de liaison, de surveillance des intervalles, de transport des patrouilles et d'unités, de ravitaillement et d'évacuation. Et demain, l'avion à décollage vertical élargira sensiblement les possibilités des troupes de montagne.

Il n'est certes pas question de mettre au rancart les autres moyens, en particulier le mulet et le porteur dont l'appoint sera encore nécessaire. Il convient toutefois de les considérer comme moyens complétifs, et non compétitifs. Les épisodes actuels de la guerre subversive montrent d'ailleurs à quel point, dans ce monde où la technique remporte chaque jour d'étourdissants succès, des unités rustiques mais animées d'une grande foi jouent un rôle important.

L'aspect idéologique de l'époque moderne donne en effet au facteur humain une valeur accrue et favorise l'organisation de résistance armée. A ce titre également, le milieu montagneux offre d'incontestables avantages.

Certes, la guérilla (la guerre de chasse) trouve plus d'occasions de se rendre utile en plaine qu'en montagne, parce que ses principaux objectifs sont généralement les grands axes d'opération et les centres industriels. Mais les régions montagneuses donnent aux partisans les *refuges* excellents que constituent les étendues boisées et rocheuses de parcours difficile. Les conditions atmosphériques, souvent mauvaises, favorisent aussi l'engagement et le repli d'unités légères, recherchant au maximum l'infiltration et la surprise.

L'organisation de la résistance armée n'est cependant concevable que si la population apporte, au moins partiellement, son concours. Le caractère particulariste des montagnards peut alors constituer un élément très favorable pour ceux qui auront su gagner leur confiance. La vie moderne ne les transforme que lentement ; et ils restent marqués par l'isolement et la pauvreté. Ils sont prêts à s'opposer à un envahisseur, et efficaces par leur connaissance d'un terrain où le choix de l'itinéraire et du passage pose souvent un problème.

Les ressources de l'homme et les progrès de la technique permettent donc, en milieu montagneux, de se dégager des conceptions classiques que condamne le feu nucléaire, et d'envisager des *opérations d'un nouveau style*. L'expérience des derniers conflits a montré l'aptitude d'une troupe endurcie

moralement et physiquement à vivre et combattre dans des conditions difficiles ; et il est inutile d'évoquer longuement le souvenir de certains maquis ou d'épuisantes opérations dans la brousse indochinoise ou à travers d'arides djebels.

POSSIBILITÉS OPÉRATIONNELLES

Sous l'influence des données actuelles, il devient nécessaire de *centrer le dispositif sur les hauts*, dans des conditions de combat et de vie plus difficiles, et de *surveiller seulement*, par des éléments légers, *les zones de parcours facile, où s'appliqueront les feux atomiques*.

Cette conception des opérations est excellemment définie par le colonel italien Tito Corsini dans un article paru en mars 1957 dans la *Revue Militaire Générale* : « Avec l'apparition de l'arme atomique, la guerre en montagne, par la force des choses, voit son centre de gravité se déplacer des voies de parcours facile vers les hauts en s'adaptant, par de nouvelles dispositions, à l'impératif de rapidité qui, aujourd'hui plus que jamais, exige des actions exécutées au moment voulu. Elle requiert la recherche d'une organisation logistique rationnelle, si légère et élastique qu'elle ne puisse pratiquement pas se trouver handicapée par la paralysie prévisible de quelques canaux de ravitaillement. »

Il convient aussi de souligner le caractère aéro-terrestre de la manœuvre. En s'élevant hors des voies de communication faciles, les forces terrestres ont des besoins plus importants en appui aérien ; leur dépendance de la voie aérienne peut même devenir totale. Les massifs montagneux offrent aux forces aériennes d'intéressantes positions pour leurs installations de détection, de guidage et, dans un proche avenir, de lancement.

Quelles formes opérationnelles peuvent être envisagées dans le cadre de cette tactique ?

Dans la bataille défensive, à laquelle se prépare initialement le monde libre, les régions montagneuses peuvent

d'abord jouer le rôle de *bastions naturels*. Il paraît difficilement concevable de manœuvrer sans disposer de *zones fortes* qui restent à l'abri de la destruction totale et soient susceptibles :

- de canaliser la marée mécanisée ennemie ;
- d'assurer la protection aux feux atomiques et à l'infiltration directe ou subversive, dans la zone des combats, des moyens de détection et de guidage (radars), de lancement (rampes) et de vie (soutien logistique) ;
- de servir de base de départ à des actions de harcèlement des flancs des colonnes ennemis et à certaines contre-offensives.

Les étendues de parcours facile sont le domaine des forces mécanisées qui peuvent exploiter rapidement et profondément. Un dispositif défensif qui ne s'accroche pas à des môles solides sera probablement submergé, ou ne disposera pas à l'ouest du rideau de fer de la profondeur suffisante pour se rétablir.

Evidemment, pour être valable, un bastion doit s'inscrire dans une zone de terrain difficile dont la superficie offre des possibilités de dispersion qui ne rendent pas l'ensemble justiciable d'une arme thermonucléaire. A l'intérieur du bastion, la dispersion des grandes unités ne doit pas être excessive ; sinon, le dispositif ne sera plus efficace et l'adversaire pourra réaliser la submersion d'une large zone sans constituer d'objectif atomique. Une surface de 500 à 1000 km², en fonction du terrain, permet à une grande unité de se disperser suffisamment et de mener un combat cohérent.

A la notion de combat en surface et de déploiements sur de grandes profondeurs pour réaliser un effet d'étouffement s'ajoute la nécessité de « *rechercher la lutte par les hauts* où l'emploi de l'arme atomique n'est pas rentable » — au minimum moins rentable que sur les axes de pénétration. Cette manœuvre peut s'exprimer ainsi : « interdisant à l'attaque

les zones de parcours facile à l'aide de l'arme atomique, centrer la résistance sur des positions fortes établies sur les hauts tout en contrôlant les voies de passage elles-mêmes par des éléments plus légers soutenus par le feu, l'obstacle et des réactions offensives immédiates. L'attaquant ne pouvant pas, sous peine de destruction, faire graviter ses masses dans les zones de parcours facile, devra, s'il veut passer, accepter la bataille sur les hauts, où l'homme avec son cœur, son aptitude physique et son instruction spéciale peut encore décider du sort de la lutte sans l'aide des moyens modernes».

La notion de compartiment de terrain perd ainsi de son importance. En effet, l'action principale des forces classiques se joue sur les hauts, tandis que les fonds de vallée, où passent les axes de communication, constituent des «sacs de feu». Il est donc normal que la zone d'action d'un groupement ou d'un sous-groupement englobe les deux versants d'un massif. Le dispositif, réparti de part et d'autre de la crête principale, est alors moins vulnérable en feu atomique.

Un tel combat ne peut être mené qu'à la condition de s'accrocher à certains *points forts*. Or, tout dispositif inscrit sur le terrain est voué à la destruction. Il est donc indispensable de disposer d'un jeu suffisant de points forts pour varier facilement l'ossature de la défense et laisser l'ennemi dans l'incertitude. L'élasticité du combat est alors conditionnée par la mobilité des unités qui manœuvrent dans la zone de terrain organisé. Cette mobilité permet de combiner des actions retardatrices, des défenses d'arrêt temporaires et des actions offensives visant la destruction de l'ennemi.

Le terrain montagneux impose de *fractionner les efforts*. La défense ne sera vraiment dynamique que si, en cours d'action, l'intervention d'éléments réservés peut avoir lieu dans des délais très brefs et à chaque échelon. L'unité élémentaire de manœuvre est la compagnie : elle mène son action autour d'un des points forts du système qu'elle est chargée de tenir ; des patrouilles surveillent les intervalles et une réserve est toujours prête à intervenir rapidement,

du haut vers le bas. De jour, les échelons supérieurs font sentir leur action en déclenchant les feux atomiques et en engageant des unités réservées héliportables. De nuit, la manœuvre des feux est beaucoup plus rigide et l'engagement des réserves généralement limité à des actions rapides et décentralisées.

Dans la manœuvre défensive, le combat se déroule normalement en milieu favorable. *L'attaquant est étroitement surveillé* et peut être détruit soit par coups de poings successifs s'il est dispersé, soit par feu atomique s'il se concentre. La mobilité des unités en défense élastique est facilitée par la connaissance d'un *terrain préalablement machiné* et par des *dépôts* de réserve camouflés, pouvant suppléer au ravitaillement normal, dans le cas, par exemple, où les conditions atmosphériques ne permettent pas le transport par hélicoptères. La combinaison de zones fortement tenues en défense élastique et de zones de résistance armée peut *engluer* l'offensive ennemie.

Une telle *manœuvre d'étouffement* est d'autant plus efficace que le milieu facilite la mise en œuvre, dans la profondeur du dispositif, des soldats de la clandestinité.

Pour l'organisation de ces zones de résistance armée, le milieu montagneux est particulièrement favorable. Dans la zone des combats, la guérilla, accrochée aux massifs montagneux, peut compléter l'action du feu atomique, en attaquant les forces ennemis obligatoirement dispersées. En Europe centrale, des populations montagnardes encore attachées à leur indépendance peuvent devenir d'utiles auxiliaires de la contre-offensive alliée.

Ainsi, il paraît difficile d'organiser des zones de résistance dès le temps de paix. Certes, l'instruction tactique peut s'effectuer, sur un plan général, dans le cadre du service militaire. Mais l'essentiel réside certainement dans la *préparation psychologique de la population*. *Quand la résistance a une âme, il est facile de lui donner des armes.*

Les populations des régions montagneuses sont peu nom-

breuses ; et elles sont généralement animées par des sentiments simples, mais solides. Pour elles, en particulier, la foi ne se crée pas artificiellement. Il faut trouver des résonances populaires qui les animeront et les feront participer à la lutte possible. Il n'y a pas de véritable résistance sans adhésion de la population à une cause qu'elle sent profondément « sienne ». Mais il convient aussi de ne pas user ce capital de confiance.

La guerre psychologique n'est pas une arme indépendante, elle n'est pas en mesure d'engendrer des miracles par elle-même. Elle peut avoir des effets heureux, si elle agit à la manière de l'avant-garde d'une politique clairement définie et si ses activités sont liées aux opérations en cours. Ces paroles méritent de rester la charte de tout « spécialiste » de la guerre psychologique qui garde à la fois le sens des valeurs de la démocratie et du prix de la vie humaine même en temps de guerre...

Ainsi, en guerre moderne, se combinent curieusement la puissance de destruction atomique et l'action de harcèlement des partisans. La conception des opérations offensives doit, de ce fait, être profondément modifiée.

En terrain montagneux, l'action de force, profonde, paraît difficilement concevable. Le feu atomique interdit toute concentration de moyens suffisants en raison des délais et des servitudes dues au terrain.

La *manœuvre offensive* repose donc sur le mouvement hardi et rapide d'une troupe de qualité, sachant utiliser parfaitement les terrains les plus difficiles. Elle peut en particulier combiner des actions héliportées en exploitation de feux atomiques, appliquées sur des zones sensibles, et des infiltrations destinées à submerger l'ensemble objectif.

De telles opérations semblent difficiles à mener en pays hostile, quand se combinent en profondeur les actions en zones fortement tenues et la résistance armée. L'offensive risque alors de s'engluer, l'avant ne pouvant plus être soutenu. Le feu atomique oblige à disperser les moyens, tandis que le harcèlement des partisans conduit à les grouper.

En milieu favorable, la manœuvre offensive est, au contraire, facilitée par les possibilités d'actions sur les arrières ennemis.

Les opérations de lutte contre les partisans dépassent le cadre de la présente étude. Certains aspects méritent toutefois d'être rapidement évoqués.

L'élimination d'une résistance armée, bien organisée, est beaucoup plus difficile en milieu montagneux ou boisé qu'en plaine ou dans les agglomérations. L'histoire fournit d'éloquents exemples. Les guérilleros espagnols ont épisodé la Grande Armée ; les partisans russes et yougoslaves ont tenu tête à la force hitlérienne. Par contre, les insurrections de Varsovie et de Budapest furent brutalement écrasées.

Mieux vaut alors prévenir que guérir. Une juste appréciation des réalités psychologiques et une politique appropriée permettent d'éviter de dangereuses résonances populaires. Quand la résistance a pu se forger une âme, l'heure des désillusions militaires et politiques approche. L'erreur allemande au cours de la campagne de Russie, particulièrement en Ukraine, est riche d'enseignements. La valeur magique des mots a une puissance accrue et autant « révolution » peut encore enflammer les esprits, autant « contre-révolution » les rebute... Cette vérité, le général Vlassov avait essayé de la faire comprendre aux Allemands en affirmant « que la Russie ne pouvait être vaincue que par les Russes ». Cette affirmation, au moment où la Wehrmacht tenait encore solidement une partie du territoire soviétique et pouvait espérer emporter la décision, parut à l'époque aux dirigeants nazis une insupportable fanfaronnade.

Comme l'orgueilleux III^e Reich l'a durement appris dans la grande plaine russe, une force armée parfaitement au point peut échouer devant un peuple soulevé contre l'agression. L'Europe occidentale ne dispose pas d'un espace suffisant pour étouffer l'agresseur. Sa chance est peut-être l'importance des milieux montagneux qui, en ambiance atomique, permettent de limiter le champ d'action des masses mécani-

sées, d'accrocher une résistance efficace et de faciliter le retour offensif. *Encore faut-il avoir préparé dès le temps de paix cette forme d'opérations.*

ORGANISATION

Il s'agit d'abord d'utiliser au maximum les ressources humaines les plus adaptées à ce combat particulier. Certes, toute unité est capable de combattre en montagne ; et les terrains de grande difficulté — rocher, glace, neige — qui exigent une troupe spécialisée — sont rares. Mais les nécessités de la guerre moderne et d'un meilleur rendement conduisent à des solutions plus rationnelles.

La défense des bastions doit être confiée à des *troupes à mobilisation locale et rapide*. En effet, le brutal déclenchement du feu atomique dans toute la profondeur du théâtre d'opérations et l'irruption des forces mécanisées ennemis ne permettent plus d'envisager la classique mobilisation et concentration. La mise en état de défense doit pouvoir s'effectuer dans des délais très brefs. Dans ce cas, l'organisation de l'Armée suisse peut s'appliquer dans de bonnes conditions.

Il faut admettre le principe simple d'affecter par priorité dans ces unités *des montagnards* d'origine ou d'adoption. La connaissance de la montagne d'été et d'hiver est longue à acquérir. Il est plus rentable de prendre des montagnards et d'en faire des soldats que d'être obligé de conduire simultanément l'instruction du montagnard et du soldat.

Parallèlement à ce problème de qualité du personnel se pose celui de l'adaptation des unités.

Pour être vraiment *mobile* en tous terrains, la grande unité de montagne ne doit organiquement comprendre que des matériels héliportables, les plus lourds pouvant éventuellement être transportés en plusieurs fardeaux faciles à assembler. Elle gagne ainsi une grande souplesse, mais perd en contrepartie une certaine puissance. Celle-ci est en fait le

domaine de l'arme atomique dont les possibilités de lancement par moyens aériens ou terrestres sont de plus en plus étendues. Sa miniaturisation, bien que coûteuse, ouvre déjà des perspectives nouvelles. Des techniques récentes permettent d'autre part un armement efficace, mais léger (fusées antichar, mortier). L'Armée italienne utilise en montagne un triporteur tout-terrain, le « mulet mécanique », simple et pratique.

La conception d'unités ainsi dépouillées de moyens routiers repose sur l'emploi normal des hélicoptères. Compte tenu des possibilités et des servitudes de ces appareils, il semble indispensable de les garder groupés à l'échelon régiment ou demi-brigade. Ils peuvent alors, à la demande, assurer des missions tactiques ou logistiques avec le meilleur rendement. L'échelon division doit disposer en propre d'une unité d'hélicoptères, chargée d'effectuer les transports d'éléments réservés, de ravitaillement et d'évacuation. Son régiment de reconnaissance pourrait avantageusement être remplacé par une formation de « cavaliers de l'air ». *La suppression des véhicules blindés et automobiles compenserait le prix de revient des hélicoptères.*

Très spécialisée par ses personnels et ses matériels, *la division de montagne* ne semble pas répondre à la notion de polyvalence, actuellement en honneur. Cette objection est certainement valable pour toute grande unité construite, par définition, pour mener un combat particulier (DB, DIPM). La division de montagne doit également être organisée en vue du combat qu'elle est appelée à faire en milieu montagneux dans l'ambiance atomique. Mais elle peut être engagée dans des conditions différentes en consentant les renfortements nécessaires.

La structure des unités n'est pas étudiée ici, car elle nécessite des données qui font défaut. On peut cependant indiquer que l'ordre pentenaire convient parfaitement aux opérations en montagne. Il faut souligner la nécessité de disposer d'un *fort pourcentage de fantassins*. Les besoins en

effectif-infanterie sont plus grands en terrain montagneux qu'en plaine.

La préparation en temps de paix ne comprend pas seulement ces problèmes d'organisation, mais aussi une branche essentielle : *l'action psychologique*. Les premières explosions atomiques mettront à dure épreuve le moral des combattants et des populations. Dans tous les domaines, la guerre moderne ne permet plus l'improvisation.

L'action psychologique dépasse donc le cadre de l'armée. Elle doit s'appuyer sur la vocation nationale et être définie à l'échelon le plus élevé. Ainsi fondée, elle permet le réarmement moral et favorise une organisation rationnelle de la défense nationale.

Le milieu montagneux est certainement favorable au succès d'une telle entreprise, parce que l'homme y garde encore enraciné le sens de l'effort naturel et le goût de la liberté.

CONCLUSION

« Pour la Patrie, par la montagne. » La devise du Club alpin français prend un sens profond à notre époque. La montagne est une école de volonté, de courage et d'amour. Elle permet au corps de se durcir et à l'âme de s'élever. A ce titre, elle offre donc à l'armée un excellent *camp d'instruction*.

En ambiance atomique, elle constitue aussi *un milieu favorable pour résister à l'invasion communiste*. Mais cet avantage ne peut être obtenu qu'à la condition d'une volonté nationale consciente et d'une organisation rationnelle.

Masses montagneuses et zones forestières de pénétration difficile ont leur place dans la stratégie d'aujourd'hui. « Il est possible que la puissance des armements offensifs soit telle qu'elle permette aux concentrations d'assaut de briser les fronts défensifs les plus solides établis en terrains moyens, mais que ces mêmes armements soient insuffisants dans le

cas où les fronts défensifs seraient couverts par des obstacles naturels très importants. Il se pourrait alors que, bien que des fronts continus soient impensables s'ils sont tracés au hasard à travers des continents comme en 1916, *ils puissent être efficaces s'ils sont tracés le long d'obstacles de très grande valeur.* »

Les chaînes de montagnes non arasées représentent le quart de la surface actuelle des continents et près des quatre cinquièmes de celle de l'Europe. Le fait atomique donne certainement une valeur nouvelle à ce vaste milieu dont la défense par les citoyens-soldats peut rendre efficace le « bouclier » du monde libre.

Commandant MAILLY

De la nouvelle armée allemande

L'armée allemande joue aujourd'hui un rôle important au sein de l'OTAN. L'an prochain, les effectifs de la « Bundeswehr » constitueront, respectivement pour les forces terrestres, aériennes et de la marine, les 40, 30 et 80 % de la puissance militaire totale du « Centre-Europe », à la disposition du SHAPE.

Aussi, devant ces chiffres, est-il utile de se rappeler quelles furent les circonstances qui permirent à la République fédérale allemande d'adhérer à l'OTAN.

Au moment de la guerre de Corée, l'Europe occidentale manquait de divisions. Face à ce déséquilibre militaire, les Américains n'hésitèrent pas à se tourner vers Bonn, et réclamer la participation effective de l'Allemagne de l'ouest dans le système défensif occidental. Le réarmement allemand fut autorisé, pour la première fois, par Sir Winston Churchill, en 1950, au cours d'une réunion du Conseil de l'Europe à Strasbourg. A fin août de la même année, le chancelier Adenauer demandait l'autorisation de lever des troupes et s'engageait à mettre ces dernières à la disposition de l'OTAN.